

города. Послѣ этого Ѡаддей отправился дальше къ Авгару, исцѣляя по пути больныхъ, согласно повелѣнію Господа. Прибывъ въ домъ Авгара, апостолъ исцѣлилъ его и крестилъ.

Таково въ краткихъ чертахъ содержаніе сказанія «О нерукотворенномъ образѣ Спасителя». Въ рукописи имѣется рядъ прекрасныхъ миниатюръ, какъ то: 1) больного Авгара, 2) Авгара, отправляющаго письмо къ Спасителю, 3) св. Убруса и проч. На послѣдней страницѣ этого манускрипта сохранилась собственноручная записъ царя Баграта о пожалованіи вѣковой вотчины монастырю Кацхи. На лицевой же сторонѣ корешка этого сборника изображенъ Ликъ Спасителя, при чемъ къ корешку прикрѣплены драгоценными камнями св. мощи Іоанна Богослова и имѣется изображеніе этого Евангелиста съ надписью «Ѳеологосъ». Въ заключеніе можемъ сказать, что точное изданіе обоихъ манускриптовъ, съ подлиннымъ переводомъ на русскій языкъ, есть дѣло чрезвычайной важности и должно составить предметъ первѣйшей заботы со стороны знатоковъ грузинской и армянской литературъ, кому дѣйствительно дороги и цѣнны интересы родной науки. (Тифлисскій Листокъ, 1903, №№ 126 и 139).

В. СОНКИНЪ.

Chronique byzantine de Palestine.

Il y a vingt ans, la Palestine avait la réputation d'être fort parcimonieuse de trésors archéologiques. Depuis lors, son territoire s'est ouvert à l'influence civilisatrice; les ports de ses côtes reçoivent la visite des gros navires, deux voies ferrées «souillent la virginité» de son sol, des voitures en nombre incalculable soulèvent des nuages de poussière sur ses routes blanches et macadamisées, reliant les villes entre elles et les villes aux sanctuaires éloignés, déversant à chaque halte des flots pressés de touristes, de pèlerins et même d'érudits. Par curiosité tout d'abord, puis par émulation scientifique, par amour-propre national en fin de compte, on s'est mis à recueillir soigneusement sur le bord des routes fréquentées les pierres écrites, les plombs, et les médailles, on est allé bientôt les quérir dans les ruines et les champs de fouilles pratiquées par les indigènes, et l'on en vient aujourd'hui à mendier de la Porte des firmans à longue échéance, qui permettent de bouleverser le sol des villes détruites et de retrouver les vestiges des civilisations d'autrefois. Inutile d'ajouter que la préoccupation des études byzantines n'entraîne pour rien dans cet entraînement général. Comment auraient-ils pu, les souvenirs du *Bas-Empire*, se ménager une petite place dans l'esprit à l'horizon borné d'un sémitisant ou d'un bibliste, comment auraient-ils pu distraire l'attention d'un normalien ou d'un universitaire, tout fier de préjugés classiques? Et pourtant ce qu'on n'attendait pas est arrivé et devait fatalement se produire. Pour entr'ouvrir les *tell* et arracher à la terre les richesses qu'elle recèle des civilisations romaine, hellénique, juive,

chananéenne, voire même égyptienne et assyrienne, il fallait de toute nécessité se heurter contre les débris des civilisations plus rapprochées de nous, prendre contact avec les Turcs, les Croisés, les Arabes et les Byzantins, mettre à la lumière les monuments intacts ou mutilés de ces diverses époques. De la sorte, Byzance, une fois encore, Byzance la négligée a bénéficié hypocritement des travaux qui n'étaient pas entrepris pour elle.

Ce sont les résultats de ces découvertes que je voudrais aujourd'hui faire brièvement connaître, après avoir touché quelques mots des Musées et des Ecoles archéologiques qu'abrite la Terre Sainte. Bien entendu, je bornerai mes investigations au domaine strictement byzantin, remontant seulement à deux ou trois ans en arrière, afin d'y mettre plus de précision et de pouvoir à l'avenir les tenir plus facilement à jour. Pour ceux qui désireraient des renseignements sur la période précédente, je me permets de les renvoyer à une *Chronique* antérieure que je publiais, il y a trois ans, dans le Bulletin de l'Institut archéologique russe de Constantinople, t. IV, 1899, p. 220—241.

Il n'existe pas de musée départemental à Jérusalem. On parle bien d'un embryon de musée qui se trouverait au palais du Mutesarif et contiendrait quelques antiquités; s'il existe, il n'est pas très accessible. Chacun sait, du reste, avec quel soin jaloux la Porte revendique pour le musée impérial de Techni-Kiosk, à Constantinople, tous les objets d'art, toutes les curiosités scientifiques, qui seraient de nature à intéresser les archéologues du pays. Et pourtant la création d'un musée à Jérusalem, qui servirait pour toute la Palestine, serait bien vue de tout le monde. Elle doublerait d'abord la valeur des monuments en les plaçant sous le ciel qui les a vu naître, elle empêcherait ensuite les fraudes qui se commettent au préjudice du bien de l'ensemble. Que de gens, en effet, s'ingénient à attirer dans des collections particulières des inscriptions, des statuettes, des vases, des chapiteaux, des mosaïques même, parce qu'ils redoutent uniquement qu'on ne les transporte à Constantinople, et surtout qu'on ne les dérobe durant le long voyage que les antiquités ont à subir du lieu de la découverte à Jérusalem et de Jérusalem à la capitale de l'empire! En attendant que la Porte donne sur ce point satisfaction au vœu général, on a ouvert des musées particuliers. Je ne parle toutefois que des collections ouvertes facilement au public et non des collections tout à fait privées qui, je le sais, abondent à Jérusalem et dans d'autres villes de la Palestine. Il existe un musée à l'Ecole théologique grecque de Sainte Croix, qui contient des chapiteaux, des sarcophages, des inscriptions et des monnaies; il en existe un second, encore fort rudimentaire, à l'Ecole biblique de Saint-Etienne des Pères Dominicains; il en existe un troisième chez les Pères Blancs de Sainte-Anne, bien fourni quoique mal aménagé; il en existe un quatrième à Jaffa chez M. le baron russe von Oustinov, collection splendide mais un peu pêle-mêle, pour laquelle on n'a ménagé ni le temps ni l'argent; il en existe, enfin, un dernier chez les Pères de l'Assomption, à Notre-Dame de France. Ce musée, créé et entretenu par le

P. Germer-Durand, occupe un local grandiose, qui a été bâti pour lui. Je vais en parler plus en détail, parce qu'il est le seul, à ma connaissance, qui possède un Catalogue, Musée de Notre-Dame de France, Notice. Jérusalem, 1901, 12 pages. Dans ce musée, «on s'est proposé, dit la Notice, de réunir les objets qui se rapportent à l'histoire de la Palestine, et même à l'histoire naturelle du pays». De fait, le Catalogue comprend trois grandes divisions: Histoire naturelle, Archéologie préhistorique et Temps historiques. L'histoire naturelle embrasse la Paléontologie — 200 fossiles des terrains calcaires, la Faune actuelle avec de nombreux spécimens, la Flore actuelle avec un riche herbier et la Minéralogie. L'Archéologie préhistorique est représentée surtout par un millier de silex taillés, des âges paléolithique et néolithique, exposés dans quatre vitrines et sur dix écussons. Les Temps historiques se subdivisent en Antiquités judaïques, antiquités romano-byzantines, antiquités arabes, antiquités des Croisades. Les antiquités judaïques comprennent deux séries de vases en terre cuite, appartenant à la civilisation phénicienne et hébraïque, quinze ossuaires juifs, de l'époque des Séleucides, dont cinq avec inscription, et toute une collection de monnaies des princes asmonéens, des Hérodes, des procurateurs romains, de Bar-Kokébas, etc. . . . Les antiquités romano-byzantines comprennent — en fait de numismatique — un millier de monnaies, qui s'échelonnent depuis les premiers temps de l'empire jusqu'à la conquête de la Palestine par les Arabes et au-delà, et une série de monnaies impériales, frappées par les villes libres de Palestine et de Syrie; — en fait de céramique, des lampes en terre cuite, des fioles à parfums, des vases, des briques estampillées de divers calibres, des lampes chrétiennes avec inscriptions grecques ou symboles mystiques, comme colombes, poissons, vignes, palmes etc. . . . — en fait d'épigraphie, des tubes de pierre provenant d'un canal construit par Septime-Sévère et portant des inscriptions latines, un milliaire de Marc-Aurèle et Vêrus, un autre milliaire fragmentaire des mêmes empereurs, un moule à pain bénit, des encensoirs, cassolettes, épitaphes byzantines, lampes chrétiennes, sceaux byzantins, etc., enfin, une centaine d'estampages d'inscriptions latines et grecques, dont plus de la moitié appartient à l'épigraphie chrétienne. Les antiquités arabes comprennent quelques objets antérieurs à l'Islam, une série de 300 monnaies des califes abbassides, ayoubites et mamelouks, des vases de formes diverses, des lampes en terre cuite avec parfois des inscriptions chrétiennes, des grenades explosibles à feu grégeois, plusieurs estampages. Les antiquités des Croisades sont représentées par les monnaies des rois de Jérusalem et de Chypre, des chapiteaux sculptés, des poids en pierre, des sceaux de plomb, des estampages, etc. . . . On voit, par ces quelques détails, que, sans être encore bien riche, le musée de Notre-Dame de France, créé par les seules ressources de l'industrie privée, ferait bonne figure dans une ville de province.

Que dire à présent des *Ecoles archéologiques*? Jusqu'à l'année 1900, la Palestine n'en possédait aucune d'officielle. La seule même qui existât,

l'Ecole pratique d'Etudes bibliques, établie vers 1890 au couvent dominicain Saint-Etienne de Jérusalem, se proposait un but tout à fait spécial que son nom indique suffisamment. Néanmoins, il est juste de remarquer que l'organe de cette école, la «Revue biblique», a contribué plus que tout autre au développement des études byzantines, moins peut-être par les trouvailles importantes qu'ont faites ses directeurs, que par le désintéressement avec lequel ils l'ont ouverte à tout le monde, canalisant pour ainsi dire dans ses colonnes les résultats de toutes les découvertes. A côté de cette Ecole d'un caractère purement privé, deux autres Ecoles officielles viennent de se fonder également à Jérusalem, l'une américaine et l'autre allemande. J'emprunte ce qui concerne la fondation, et le but de l'Ecole américaine à la «Revue biblique», t. IX, oct. 1900, p. 657, qui a traduit du «Biblical World», juillet 1900, le manifeste suivant: «Le projet d'une Ecole américaine pour les études orientales et les recherches en Palestine, projet écrit en 1895 par la société de littérature et d'exégèse biblique, deviendra en octobre prochain (octobre 1900) un fait accompli. Le but de cette Ecole est de fournir aux étudiants déjà bien préparés, sortant des établissements américains, la facilité de poursuivre les recherches relatives à l'histoire, tant sacrée que profane, à la topographie, à l'archéologie, à l'épigraphie et aux autres matières connexes, et particulièrement d'explorer des lieux historiques et d'y pratiquer des fouilles. Son organisation est modelée, dans ses grandes lignes, sur celle des écoles américaines d'Athènes et de Rome. Elle offrira les mêmes avantages aux étudiants des deux sexes, à quelque race qu'ils appartiennent, mais elle se gardera libre de toute préférence et de toute obligation vis-à-vis des confessions religieuses et des institutions savantes. L'école est affiliée, comme celles de Rome et d'Athènes, à la Société américaine d'archéologie, qui lui a fait la promesse d'un petit subside annuel. Cette oeuvre a reçu les chaleureux encouragements de la Société américaine orientale, ainsi que des dons, en faible quantité, de la part des quelques amis des études bibliques et orientales. Elle débute grâce à l'assurance que lui ont donnée une vingtaine de collègues et de séminaires de théologie de contribuer chacun pour sa part, et pendant l'espace de cinq ans, par une somme annuelle de cent dollars au moins, les directeurs de ces établissements, espérant que, avant l'expiration de ce terme de cinq années, la nouvelle école aura acquis par ses travaux auprès des amis de l'étude un droit à leur aide généreuse. En reconnaissance du patronage accordé à l'oeuvre, toute institution qui verse annuellement la contribution susdite reçoit le privilège de choisir chaque année parmi le personnel de ses diverses facultés un professeur qui sera chargé de la partie scientifique de l'école, en plus du résident en titre, qui pourrait être occupé à surveiller des fouilles ou des explorations au dehors. Le professeur des études élu pour la première année est le professeur Charles C. Torrey, de l'Université de Yale... Tout agrégé venant des institutions qui contribueront à l'entretien de l'école sera reçu sur présentation d'un certificat attestant de sa situation universitari-

re. Quant aux autres candidats, on exigera d'eux une connaissance développée du latin, du grec et de hébreu, et aussi de l'allemand et du français. La durée du séjour à l'école sera de huit mois, du 1-er octobre au 1-er juin; la somme nécessaire à un étudiant pour couvrir les frais de ce séjour ne dépassera vraisemblablement pas beaucoup cinq cents dollars, y compris le voyage aller et retour. . . .». L'Institut américain a été ouvert officiellement au mois d'octobre 1900; il a, pour la première année, dirigé ses travaux du côté de la Phénicie, en faisant exécuter des fouilles à Sidon. On ne connaît pas encore le résultat de ses premières recherches. D'autre part, le ministère de l'Instruction publique en Prusse a invité la Société, qui s'occupe des écoles protestantes en Palestine, à ériger à Jérusalem un Institut archéologique ecclésiastique, qui est encore évidemment une sorte d'Ecole biblique, avec cours et voyages archéologiques. Les bâtiments s'élèvent au lieu même où naguère l'empereur allemand dressait ses tentes, sur la colline septentrionale, près des grandes constructions de la mission russe. C'est le professeur G. Dalman, qui formera les jeunes savants à leur nouvelle carrière et prendra la direction de l'«Institut archéologique allemand pour l'exploration de la Palestine». De son côté, le patriarcat grec orthodoxe a entrepris la construction d'une *Université*, à une centaine de mètres de la porte de Jaffa, entre l'hôpital grec, le couvent Saint-Dimitri et l'angle nord-ouest du Hammam el-Batrak. La construction de l'Institut archéologique allemand est à peu près terminée; il faut attendre encore quelque temps pour voir de quel côté se tournera son initiative scientifique. Dès à présent, nous pouvons toutefois dire à son sujet comme au sujet des écoles similaires que les études byzantines n'entrent pas directement dans son plan et qu'elles ne seront poussées plus avant que d'après ce que donneront les fouilles.

Des fouilles, en effet, sont exécutées en ce moment sur différents points de la Palestine et, bien qu'elles aient, d'ordinaire, pour objectif principal les études sémitiques, elles amènent invariablement la découverte, comme on le verra tout à l'heure, de monuments byzantins. Le comité anglais de la *Palestine Exploration Fund* a repris ses fouilles avec un nouveau firman, sous la direction de M. S-t. Macalister. Le choix du site n'est autre que le tell d'Abou-Chouchéh, l'antique Gézer de la Bible et des inscriptions hiéroglyphiques, le siège épiscopal de Gazara pour les Byzantins, non loin d'Emmaüs Nicopolis. Une mission autrichienne, dirigée par le professeur Sellin, poursuit depuis mars 1902 l'exploration de Tell-Taanak, dans la plaine d'Esdrélon. Une troisième mission, allemande celle-là et protégée par le comité *Deutsche Palästina-Verein*, a porté ses efforts sur le Tell Moutesellim près de Ledjoun, la célèbre Legio des Romains et la Mageddo des temps anti-ques.

Des Ecoles que j'ai mentionnées tout à l'heure, l'Ecole biblique de Saint-Etienne, seule, donne chaque hiver des conférences publiques; celles-ci malheureusement ne sont publiées, ni in-extenso ni en abrégé. Ici encore

la remarque générale que l'on doit faire pour tout ce qui nous vient de Palestine, s'impose d'une manière spéciale; c'est la Bible qui est le centre de toutes les recherches et les études byzantines n'y occupent qu'une part très minime. Parmi les conférences données durant les hivers 1900/1901 et 1901/1902, je relève les sujets suivants qui rentrent directement dans le cadre de la Revue: 28 novembre 1900, «L'Eléona et les sanctuaires de Jérusalem reconnus à Rome dans la mosaïque du IV-e siècle de Sainte Pudencienne» par le P. Cré, conférence publiée depuis dans «La Terre Sainte», t. XVIII, 1901, p. 49 et 70; 5 décembre, «Les aqueducs de Jérusalem» par le P. Germer-Durand, voir «Echos d'Orient», t. IV, p. 9, 134, 291, t. V, p. 139 seq.; 12 décembre 1900, «Cyrille de Scythopolis» par le P. Delau; 2 janvier 1901, «L'histoire de la tradition relative au Prétoire» par le P. Barnabé d'Alsace — cette conférence avec tout les développements qu'elle comportait vient de paraître en volume sous ce titre «Le Prétoire de Pilate et la forteresse Antonia», Paris, A. Picard, 1903, in 8^o, XXIII — 251 pages avec 32 planches et figures, 4 francs; 20 février 1901, «Siloé» par le P. Vincent; 4 décembre 1901, «L'architecture des Francs en Palestine» par le P. Germer-Durand; 11 décembre 1901, «L'église d'Amouas, question archéologique» par le P. Barnabé d'Alsace — cette conférence a également paru en volume, comme je le dirai plus loin; 8 janvier 1902, «La mosaïque de l'Orphée» par le P. Vincent; 29 janvier 1902, «Les Plérophories de Jean de Maïoumas» par le P. Savignac.

Venons maintenant aux découvertes byzantines, que je vais présenter d'après l'ordre alphabétique des localités, afin de faciliter les recherches.

Bersabée.—Le comité de *Palestine Exploration Fund* a découvert récemment dans cette localité, située sur la frontière méridionale de la Palestine, un grand édit impérial de l'époque byzantine. Cet édit était disposé en forme de tableau à plusieurs colonnes et fixait le paiement de certaines redevances. Les sommes y sont calculées en pièces d'or et énoncées en lettres numérales faisant fonction de chiffres. Ce fragment contient, en outre, une série de noms de villes, accompagnés de la mention de divers fonctionnaires impériaux, entre autres le *vicarius* du diocèse d'Orient. Dans une communication faite à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, «Comptes-rendus des séances de l'année 1902», p. 414 et 441, voir aussi du même auteur le «Recueil d'archéologie orientale», t. V, p. 129—147, M. Clermont-Ganneau a étudié à ce propos deux ordonnances, édictées par Théodose II et Honorius et datées, l'une du 23 mai 409, l'autre du 30 novembre 409, et qui concernent les *adaerationes* en Palestine. Il y est question d'un règlement antérieur à ces ordonnances et dont l'inscription de Bersabée pourrait bien être un fragment. Voir «Palestine Exploration Fund Quarterly Statement», avril 1902.

Bet-Sourik.—Dans ce village, situé à une dizaine de kilomètres au nord-ouest de Jérusalem, on a trouvé une fort belle mosaïque avec inscription chrétienne que le propriétaire a malheureusement détruite aux trois

quarts. Les débris n'ont plus d'autre intérêt que celui d'attester la présence d'un centre chrétien, près de la source du village, durant la période byzantine. «Revue biblique», t. X, 1901, p. 444—448.

Djebel ed-Drouz. — On appelle de ce nom, montagne des Druses, le Hauran, depuis que les Druses ont quitté le Liban, après les massacres de 1860, pour s'y transporter, eux et leurs familles. Dans la séance du 2 mai 1902, M. René Dussaud communique à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres un rapport sommaire sur les résultats de sa seconde mission scientifique dans le désert de Syrie, au printemps 1901. La plupart de ces trouvailles se rapportent à l'épigraphie safaitique et n'intéressent pas directement cette Revue; néanmoins, M. Dussaud a relevé 167 inscriptions grecques et latines nouvelles, dont plusieurs datent sans doute de l'époque byzantine. De plus, le même savant a fait deux constatations qu'il importe de noter avec soin. «Nous avons recherché l'emplacement de la vieille Djabiya, dont une des portes de Damas garde encore le nom, la Djabiya des rois ghassanides, où séjourna le Khalife Omar, avant de se rendre à Jérusalem, et où furent arrêtées les conditions de la conquête musulmane. Nous avons retrouvé le site de Djabiya. Les ruines, exploitées depuis des siècles par les villages voisins, n'offrent aucun reste remarquable. Al-Djabiya n'était d'ailleurs, comme toutes les installations ghassanides, qu'un village. Ici l'abondance des eaux, les riches prairies, la salubrité du climat répondent à l'expression enthousiaste des poètes arabes. . . . La fonction des forteresses romaines apparaît nettement. Tout en constituant une sorte de ceinture — mais nullement un *Grenzwand*, comme on l'a dit — protégeant les régions sédentaires contre une attaque des nomades, les plus importantes d'entre elles étaient placées sur les grandes voies de pénétration. Elles devaient ajouter à leur rôle défensif celui de poste de péage. A l'époque byzantine, la plupart de ces fortins, vides de troupes, furent occupés par des moines, d'où le nom de *deir*, couvent, conservé par un grand nombre d'entre eux. Ces moines assurèrent à leur façon la sécurité de la zone frontière, tant que les nomades reconnurent leur autorité spirituelle. Le soin avec lequel étaient entretenues de vastes *birké* ou citernes, faisaient de ces *deir* des points naturels de rassemblement pour les pasteurs du désert. La légende du moine Bahîra, à qui l'on rapporte l'éducation spirituelle du prophète Mahomet, est un des souvenirs les plus remarquables de l'influence des couvents chrétiens de la frontière de Syrie sur les arabes nomades. Ces *deir* se comptent en grand nombre au sud de la montagne druze, beaucoup n'offrent aucune inscription; mais leurs ruines, selon le mot de Renan, «tout en restant mystérieuses, éveillent le plus d'intuitions historiques». «Comptes rendus des séances de l'année 1902», p. 251—264, passim.

Eleuthéropolis. — La «Revue biblique», t. XI, 1902, p. 437—439, publie un fragment d'une inscription funéraire byzantine, trouvée à Jérusalem et concernant l'ère d'Eleuthéropolis, la Bet-Djibrin moderne. Cette ère, propre à cette ville, était déjà connue par la numismatique et avait été fixée

par de Saulcy entre les années 202 et 208 de l'ère chrétienne. « Numismatique de la Terre Sainte », p. 242. « Depuis, remarque le P. Vincent qui publie l'inscription, aucun document nouveau n'est venu préciser mieux cette date; seules, quelques phrases vagues d'historiens officiels ou de chroniqueurs ont suggéré que l'ère d'Eleuthéropolis daterait des immunités accordées à la ville par Septime Sévère, quand il traversa la Palestine, se rendant de Syrie en Egypte, après avoir vaincu les Parthes, pacifié la Syrie et réprimé les troubles de Judée. Ce voyage impérial est assigné par quelques historiens à l'année 202, au moins d'une manière approximative, tandis que d'autres ont préféré l'an 200. Cette dernière date est la vraie, au témoignage catégorique de notre inscription ». Après quoi, le P. Vincent, prenant les dates fournies par l'inscription, *1-er jour de Xanthicos, indiction 5, année 448 de l'ère d'Eleuthéropolis*, affirme qu'elles correspondent au 22 mars 648 et que, par suite, l'ère d'Eleuthéropolis commence en l'année 199/200. Un grand nombre d'erreurs chronologiques se sont glissées dans sa démonstration, qu'il importe de relever, car elles contribueraient à dater faussement l'ère d'Eleuthéropolis. Tout d'abord, l'auteur fait commencer l'année et l'indiction byzantines en octobre, au lieu de septembre; en second lieu il fait commencer pour Eleuthéropolis le premier jour du mois de Xanthicos au 22 mars, d'après le calendrier syro-macédonien, ce qui aurait besoin d'être prouvé car, à la ville voisine de Gaza, le mois de Xanthicos commençait le 27 mars, à Ascalon le 26 avril, à Tyr le 18 avril, à Sidon au mois de juin. Enfin, il fait partir l'indiction 5, d'octobre 647, pour la faire terminer à octobre 648, tandis qu'elle commence réellement le 1-er septembre 646 pour se terminer le 31 août 647. Dès lors, l'inscription ne doit pas être datée de l'année 648, mais de l'année 647; dès lors aussi, l'ère d'Eleuthéropolis ne commence pas en l'année 199/200, mais en l'année 198/199. Le calcul est absolument mathématique. En effet, l'ère d'Eleuthéropolis part du règne de Septime Sévère. Or cet empereur régna du 13 avril 193 au 4 février 211. Donc, l'année 448 de l'ère d'Eleuthéropolis fournie par notre inscription et calculée d'après la durée de ce règne peut aller du 13 avril 641 au 4 février 659. L'indiction 5 nous permet de restreindre cet intervalle, car, entre les années 641 et 659, l'indiction 5 n'est tombée qu'une fois, du 1-er septembre 646 au 31 août 647. C'est donc à cette année là que correspond l'année 448 de l'ère d'Eleuthéropolis. Retrançons à présent 448 de septembre 646, début de la 5^e indiction, et nous obtenons le mois de septembre 198 comme début approximatif de l'ère d'Eleuthéropolis. Par suite, il est fort probable que le voyage de Septime Sévère de Syrie en Egypte n'a rien à démêler avec cette fixation.

Emmaüs.—Le P. Barnabé d'Alsace, religieux franciscain, a fait paraître en 1902, à l'Imprimerie des Pères Franciscains de Jérusalem, un volume intitulé: « Deux questions d'archéologie palestinienne: l'église d'Amouas, l'Emmaüs-Nicopolis, l'église de Quoubeibeh, l'Emmaüs de Saint Luc », in 8-o, 198 pages, avec deux plans, deux cartes et plusieurs gravures. Il y traite

avec des arguments nouveaux le problème si débattu de l'identification de l'Emmaüs évangélique. Je ne dirai rien du problème lui-même qui est plutôt biblique, me contentant de renvoyer à l'exposé que j'en ai donné dans les «Echos d'Orient», t. V, septembre 1902, p. 407—409. Ce qu'il importe de retenir ici, c'est la conjecture originale de l'auteur, d'après laquelle la splendide basilique d'Amouas, la plus belle de toute la Palestine, aurait été construite dans les thermes romains de la ville, appropriés dans ce but aux besoins du culte, tandis que l'église actuelle de Koubeïbeh remplacerait une église byzantine du VI-e siècle.

Esdoud.—De l'ancienne Azot des Philistins, siège épiscopal au temps des Byzantins, le P. Germer-Durand publie dans les «Echos d'Orient», t. V, décembre 1901, p. 74, un fragment d'inscription byzantine, gravée sur une plaque de marbre et trouvée à Esdoud maritime. Cette inscription, à cause de sa forme et de son contenu bien lisible mais énigmatique, mérite de fixer l'attention des épigraphistes et des archéologues.

Feïran.—De l'antique Pharan, oasis du Sinaï, évêché et centre monastique important, un graffite byzantin concernant Aaron, «de serviteur du saint lieu», c'est-à-dire le desservant de l'église du lieu. Cette église paraît avoir été bâtie, pour rappeler la prière de Moïse accomplie, à l'endroit même durant le combat d'Israël contre Amaleq. «Revue biblique», t. XI, 1902, p. 440.

Gaza.—Fragment d'épithaphe grecque chrétienne, datée de l'année 270, «Revue biblique», t. IX, 1900, p. 177, ou de l'année 76, «Revue biblique», t. IX, 1900, p. 308, de l'ère de Gaza. L'ère ordinaire de Gaza commence le 28 octobre 61 avant J. C., ainsi que l'a démontré E. Schürer, «Der Kalender und die Aera von Gaza» dans les «Sitzungsberichte der Königl. preuss. Akademie der Wissenschaften zu Berlin», t. XLI, 1896, p. 1065—1087, ce qui donnerait l'année 209 ou l'année 15 de notre ère. A défaut de toute autre preuve, la paléographie seule suffirait à écarter une date aussi reculée. Il est vraisemblable que notre inscription se rapporte à une autre ère de Gaza, qu'on n'a pas encore retrouvée et qui se lit également sur d'autres inscriptions non encore datées. Schürer, op. cit., p. 1085—1087.

De Gaza une autre épithaphe chrétienne, au nom nouveau de Σωσῆβις, déclare l'auteur, — le même nom se retrouve dans une inscription du Hauran, publiée par M. Chapot, «Bulletin de correspondance hellénique», t. XXIV, 1900, p. 580 — datée du 13 Périlios, indiction 5, l'an 647 de l'ère de Gaza. L'ère de Gaza commençant le 28 octobre de l'an 61 avant J. C., l'année 647 correspond à l'an 586/587 de notre ère. Précisément, l'indiction 5 court du 1-er septembre 586 au 31 août 587. Le mois de Périlios commence pour Gaza le 25 janvier, Schürer, op. cit., p. 1066 : le 13 Périlios correspond donc au 7 février 587, date de l'inscription, et non au 13 février 587/586(?), comme l'a conclu l'éditeur, «Revue biblique», t. X, 1901, p. 580.

Hébron.—Proscynème grec au nom de Pargoire «Echos d'Orient», t. III, 1900, p. 142. D'Hébron également, un petit relief sur marbre blanc très fin,

mesurant 0^m, 105 sur 0^m, 07 en moyenne. Ce marbre, qui est entré dans la précieuse collection de Madame la baronne russe von Oustinov à Jaffa, a été acheté par elle à Hébron. Tout le mérite du sujet consiste à représenter d'une façon très réaliste l'épisode biblique de la fameuse grappe d'Echkol, Numer., XIII, 23, rapportée d'une vallée d'Hébron par les explorateurs de la Terre promise. «Revue biblique», t. XI, octobre 1902, p. 600.

Hosn, dans le Hauran.—Très curieuse mosaïque byzantine, en forme de rosace, mesurant 1^m, 20 de diamètre et coupée par 12 segments égaux. Sur chaque segment se lisent des lettres de l'alphabet grec, qui semblent être des chiffres. Le P. Séjourné, qui publie ce curieux monument, propose d'y voir «une figure géométrique donnant une division mathématique du cercle et pouvant servir à l'astronomie et à la géographie». M. Cagnat croirait plutôt qu'il s'agit d'un jeu de marelle. Enfin, un savant anglais, M. Rob. Brown, y verrait un cercle euphratéen de 360°, exprimant le mouvement mensuel de la lune. «Proceedings of the Soc. of Bibl. Arch.», février 1900, p. 67 seq., mai 1901, p. 255 seq., «Revue biblique», t. IX, 1900, p. 119 et t. XI, 1902, p. 152.

Jaffa.—Deux inscriptions grecques, d'époque byzantine, où se trouve le nom de Pargoire et provenant de l'antique nécropole juive de Jaffa, sont publiées par le P. Germer-Durand dans les «Echos d'Orient», t. III, 1900, p. 143; trois autres inscriptions judéo-byzantines, provenant du même lieu, sont publiées dans la «Revue biblique», t. X, 1901, p. 577. Au Congrès archéologique chrétien de Rome en 1900, on avait émis le voeu de voir publier le *Corpus* de ces inscriptions judéo-grecques; je ne sais s'il a été donné suite à ce projet.

Jérusalem.—Sceau byzantin de l'église du Saint-Sépulcre, publié pour la première fois par le P. Germer-Durand, «Echos d'Orient», t. IV, 1901, p. 267; c'est le seul connu de cette célèbre basilique. Autre sceau du moyen-âge latin, celui-ci ayant appartenu aux deux abbayes de Sainte Marie Latine et Saint-Etienne, réunies sous l'autorité d'un seul et même abbé, voir à ce sujet le «Cosmos», Paris, t. XI, 1888, p. 455, et que publie le P. Germer-Durand dans les «Echos d'Orient», t. III, avril 1900, p. 203. Par suite d'un malentendu qu'il serait trop long d'expliquer ici, M. Schlumberger a republié plus tard le même sceau dans la «Revue biblique», t. IX, juillet 1900, p. 427.—Autre sceau des Croisades, trouvé par les Pères Franciscains et communiqué à l'Académie des Inscriptions, le 18 janvier 1901, par M. Clermont-Ganneau, «Comptes-rendus des séances de l'année 1901», p. 56 seq. Ce sceau, inconnu jusqu'ici, appartenait à la léproserie de Jérusalem, placée sous l'invocation de saint Lazare.—Une petite église a été découverte en 1900 par les Arméniens entre la porte méridionale Bab Neby-Daoud et la maison dite de Caïphe, près du Cénacle.—Des fouilles, faites par le patriarchat grec orthodoxe dans la partie occidentale du Mauristan, ont amené la découverte d'une belle église médiévale, entre l'église allemande Sainte Marie Latine et l'église Saint Jean Baptiste. Tous les documents du

moyen-âge assignent cette place à l'église de l'Hôpital, à Sainte Marie Latine la petite. Tout a été détruit au fur et à mesure que l'on exécutait les fouilles, pour céder la place à des magasins et à des maisons de rapport. «Revue biblique», t. IX, 1900, p. 117 et 456, t. X, 1901, p. 100—103.—Je signale simplement la découverte de la superbe mosaïque byzantine, dite d'Orphée, trouvée au nord de la porte de Damas et sur l'origine de laquelle on n'a pas encore pu se mettre d'accord. «Revue biblique», t. X, 1901, p. 436—444, t. XI, 1902, p. 100—103, «Comptes-rendus des séances de l'Académie des Inscriptions de l'année 1901», p. 223—225 et 573.

Sous le titre «Das neugefundene Orpheus-Mosaik in Jerusalem», M. J. Strzygowski a consacré dans la «Zeitschrift des deutschen Palästina-Vereins», t. XXIV, 1901, p. 139—165, une étude très remarquable au point de vue de l'histoire de l'art. D'après lui, notre mosaïque serait chrétienne et daterait du IV-e ou du V-e siècle. On trouvera dans les travaux indiqués la reproduction de la mosaïque et des inscriptions byzantines qu'on peut y lire. Il a été beaucoup question d'enlever la mosaïque d'Orphée de Jérusalem et de la transporter au musée de Techni-Kiosk, à Constantinople, comme on transporta jadis celle de Qabr-Hiram au musée du Louvre. — Dans la séance du 13 août 1902, M. Clermont-Ganneau communique à l'Académie des Inscriptions «Comptes-rendus des séances de l'année 1902», p. 454, les photographies et les copies de deux inscriptions byzantines, découvertes par les Pères Franciscains sur le mont des Oliviers. L'une, en mosaïque, appartient à un grand pavement d'une vingtaine de mètres de superficie et contient l'épithaphe collective d'Eusèbe prêtre, de Théodose diacre et de quatre moines Eugène, Elpidios, Euphratas, Agathonice. Elle provient, sans nul doute, d'un des nombreux monastères grecs, qui s'élevaient sur le mont des Oliviers. La seconde, «rédigée en grec barbare», est l'épithaphe d'un certain Josépios, prêtre du sanctuaire nouvellement fondé de l'Apparition de l'Ange. Il s'agit d'un sanctuaire marquant le lieu où, d'après une vieille tradition, un ange serait apparu à la Vierge pour lui annoncer sa mort prochaine. Voir «Recueil d'archéologie orientale», t. V, p. 163—169.

Kefr-Kenna.—Ce petit village arabe est considéré par une tradition ancienne et peut-être justifiée comme représentant la fameuse Cana de l'Evangile. En creusant le sol d'une église élevée sur les ruines d'une ancienne basilique, les Pères Franciscains ont découvert un fragment de mosaïque contenant une assez longue inscription en anciens caractères hébreux carrés. M. Clermont-Ganneau, qui a, le premier, déchiffré l'inscription, serait amené à y voir la dédicace d'une église chrétienne, bâtie par un juif converti du nom de Joseph. Il se demande alors si nous n'aurions pas affaire au célèbre juif converti, Joseph de Tibériade, élevé par Constantin le Grand à la dignité de comte de l'empire et qui, d'après saint Epiphane, aurait bâti de nombreuses églises en Galilée, notamment à Tibériade, Séphoris, Nazareth, Capharnaüm, «Adversus Haereses», lib. XXX, cap. 4—12, Migne, P. G., t. XLI, col. 409. L'église de Cana ne figure pas dans cette énuméra-

tion, mais nous ne devons pas omettre que l'historien Nicéphore Calliste, en revenant sur ce fait, la mentionne très explicitement, «Hist. eccles.», lib, VIII, cap. XXX. «Comptes - rendus des séances de l'Académie des Inscriptions», 1900, p. 555—557; 1901, p. 852; «Recueil d'archéologie orientale», t. IV, p. 345—360.

Khouziba.—Je ne voudrais pas revenir sur le livre de l'archidiacre Kléopas Koikylidès, *Τὰ κατὰ τὴν λαύραν καὶ τὸν χεῖμαρρον τοῦ Χουζιβᾶ*, dont M. Papadopoulos - Kerameus a rendu compte ici même, t. IX, 1902, p. 281, s'il n'avait un cachet archéologique tout à fait spécial. En effet, outre l'historique suffisant du monastère de Khouziba, la brochure contient de 150 à 200 inscriptions grecques funéraires, recueillies dans le caveau mortuaire du couvent. On y voit figurer deux évêques, un archidiacre, des diacres, de simples moines, trois diaconesses et toute la gamme des nationalités, grecque, syrienne, palestinienne, arménienne, géorgienne, même romaine. Malheureusement, ces inscriptions ne sont pas datées et l'on s'est peut-être avancé beaucoup en les échelonnant, sur de simples caractères paléographiques, du VI-e au XII-e siècle.

Madaba. — L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres avait accordé au P. Lagrange, directeur de la «Revue biblique», une somme de 1000 fr., «à l'effet, d'aller exécuter un estampage colorié de la grande mosaïque géographique de Madaba, au pays de Moab». Dans la séance du 30 août 1901, le savant religieux est venu rendre compte de sa mission qui a échoué presque complètement. L'estampage colorié est impossible; à sa place, on a pris les aquarelles des croquis des principales villes, croquis dessinés d'après nature par le mosaïste. Depuis, MM. Hartmann et Cornély, deux peintres allemands, ont exécuté pour le comité allemand du «Palästina-Verein» une «aquarelle au cinquième de l'original, précise, et de réelle fidélité de teintes». Ce travail n'a pas été publié. «Les deux artistes ont alors accepté l'offre que leur faisait le patriarcat orthodoxe d'exécuter un nouveau relevé, celui-là en grandeur naturelle et peint à l'huile. Leur magnifique toile est exposée dans la nouvelle école grecque de Saint-Dimitri. . . , elle est aussi pleinement satisfaisante qu'on pouvait l'attendre. . . . Etant donné l'impossibilité d'un relevé complet par l'estampage, la reproduction totale de MM. Hartmann et Cornély. . . . mériterait d'être publiée». «Revue biblique», avril 1902, p. 281. A propos de la même carte-mosaïque, on peut consulter, sur la légende d'une localité restée mystérieuse *Βητρομαρσεια ἢ καὶ Μαιουμας*, des études très érudites de M. Ad. Büchler dans la «Revue des Etudes juives», janvier 1901, p. 125 seq. et de M. Clermont-Ganneau «Recueil d'archéologie orientale», t. IV, p. 276 seq., qui en donnent une explication très satisfaisante. — Dom Mamfredi, curé latin de Madaba, a communiqué à la «Revue biblique», juillet 1902, p. 426 seq., la découverte qu'il venait de faire d'une nouvelle mosaïque à inscription byzantine. Cette mosaïque appartient à une église dédiée aux saints apôtres — la douzième actuellement connue de la petite cité — élevée sous le très saint évêque Sergios. L'in-

scription est datée de l'an 473, de l'ère de Bostra probablement, ce qui donnerait $106 + 473 = 579$. Précisément, cet évêque Sergios nous est connu depuis quelque temps par une autre inscription qui le fait vivre en l'an $490 + 106 = 596$. «Revue biblique», 1897, p. 648 — 656, 1900, p. 471 et surtout E. Michon dans le «Bulletin de la Société nationale des antiquaires de France», 1897, p. 318—325. Ces données chronologiques sont à introduire dans un article que j'ai consacré récemment aux évêques de Madaba, «Echos d'Orient», t. III, 1900, p. 336 seq. On a découvert récemment une seconde inscription dans cette église des Saints Apôtres, laquelle fournit le nom du mosaïste, un Souleïman quelconque. «Revue biblique», octobre 1902. p. 599.

Naoua. l'antique Névé, siège épiscopal de la province romaine d'Arabie, a donné une inscription chrétienne, datée de l'an 400, de l'ère de Bostra probablement, = l'an 505/506 de notre ère. «Bulletin de Correspondance hellénique», t. XXIV, 1900, p. 580.

Naplouse.—Le P. Germer-Durand publie dans les «Echos d'Orient», t. V, décembre 1901, p. 74, une inscription grecque qu'il attribue au VI-e siècle et qui se rapporterait à un monument inconnu de la ville. Dans la «Mission de Phénicie» de Renan, p. 809, Léon Renier y voyait un monument élevé par les soldats d'une légion et l'attribuait au IV-e siècle.

Nazareth.—Dans les fouilles qu'il a exécutées au sanctuaire de l'Annonciation, le Fr. Benoît Vlaminck, franciscain, a retrouvé l'antique disposition du lieu saint: une basilique spacieuse, normalement orientée; dans le bas-côté septentrional, la grotte de l'Annonciation avec trois absidioles en forme de trèfle. . . . Au sud-ouest de la grotte, une chambre ornée de mosaïques byzantines avec l'inscription «Conon, diacre de Jérusalem». Il a consigné le résultat de ses fouilles dans une brochure que, malheureusement, je n'ai pu me procurer. Voir «Revue biblique», t. X, 1901, p. 489 seq.

Scythopolis.—A Beïsan, l'antique Scythopolis, le P. Germer-Durand a trouvé une belle inscription qu'il a publiée dans les «Echos d'Orient», t. V, p. 75. Il s'agit de la reconstruction du mur de la ville, faite sous l'empereur Anastase 1-er, indiction 3, c'est-à-dire en l'année 495 ou en l'année 510.

Sycomazon est un siège épiscopal de la Palestine 1-re, dont on connaît quatre évêques. Le Quien, «Oriens christianus», t. III, col. 675 seq. Cette ville est distincte de Sycaminon, près de Caïfa, avec lequel on la confond d'ordinaire. La carte-mosaïque de Madaba avait indiqué sa situation vraie, près de Gaza, et le Dr. Musil vient, en effet, de la retrouver à Souq-Mâzen, près du Ouady Ghazzeh, «Arch. and epig. Notes on Pal.», dans le «Quarterly Statement P. E. Fund», juillet 1902. C'est un renseignement précieux qu'il faudra ajouter à ceux que j'ai recueillis autrefois, lorsque j'ai dressé la liste des évêchés du patriarcat de Jérusalem, avec les identifications certaines. L'érection du patriarcat de Jérusalem en 451, dans la «Revue de l'Orient chrétien», t. IV, 1899, p. 56 et 57. Sur 60 évêchés environ, il n'en reste plus que quatre ou cinq à retrouver.

Thabor.—Dans le livre fort scientifique du P. Barnabé d'Alsace, intitulé «Le mont Thabor», Paris, J. Mersch, 1900, in 8°, IX—176 pages, se trouve un chapitre particulièrement instructif: Description des monuments en ruine au mont Thabor, p. 133—135, où l'on verra, avec plans et photographies à l'appui, les résultats des fouilles opérées sur cette célèbre montagne et la situation exacte des divers monuments, soit des Byzantins, soit des Croisés, qui s'élevaient sur son plateau.

Les couvents byzantins de Palestine attirent depuis quelque temps l'attention des spécialistes. Si les travaux qui les concernent continuent avec la même assiduité et la même méthode, on pourra bientôt consacrer une intéressante monographie au monachisme palestinien, qui a joué son rôle, et un rôle important, dans l'histoire de l'Eglise, des lettres et aussi de la civilisation. Pour aujourd'hui, en dehors des études spéciales que l'on trouvera sans doute indiquées à la Bibliographie, il convient de signaler un article du P. Féderlin dans «La Terre Sainte», t. XVIII, 15 juin 1901, p. 177, recueil très peu consulté. L'auteur pense avoir retrouvé dans la vallée du Cédron, à Der-Senné, près de Jérusalem, le monastère du patriarche Juvénal, voir mon «Répertoire alphabétique des monastères de Palestine», Paris 1900, p. 36, et, sur le mont des Oliviers, à En-Nkaché, un autre centre monastique important, non encore identifié. Du même auteur dans la même Revue, t. XIX, 1902, des «Recherches sur les laures et monastères de la plaine du Jourdain, et du désert de Jérusalem». Il a retrouvé l'emplacement du monastère de Sapsas ou Sapsaphas, signalé par Jean Moschos, et situé au-delà du Jourdain, en face du couvent actuel de la Sainte Trinité; il croit aussi avoir mis la main sur la laure de *Copratha*, située à quelque distance de là; sur ces deux couvents voir le «Répertoire alphabétique», p. 16 et 67.—Le bibliothécaire du Saint-Sépulcre, l'archidiacre Kléopas Koikylidès, consacre au monastère Saint-Théodose, aujourd'hui Der-Dosi, près de Bethléem, une brochure dans le genre de celle de Khouziba, mais qui ne me paraît pas assez fouillée.

Constantinople, 15 décembre 1902.

Siméon Vailhé.

des Augustins de l'Assomption.